

LA MEDERSA DAR AL-HADITH DE BOUAKE ET LA PROMOTION DES VALEURS RELIGIEUSES MUSULMANES EN COTE D'IVOIRE (1961-2010)

Drissa KONE

Département d'Histoire
Université Félix Houphouët-Boigny/Abidjan
E-mail : idrissbaraka@gmail.com

Résumé

Au milieu des années 40, avec le retour en Côte d'Ivoire des diplômés musulmans venus des prestigieuses universités du monde arabo-islamique, un nouveau système d'enseignement voit le jour : la medersa, leur principale source d'insertion et de cohésion sociale. A Bouaké, dans le centre du pays, l'une d'entre elles, baptisée en 1961 « Dar al-Hadith » par son promoteur, joue un rôle capital dans la diffusion du savoir islamique. Certes, cette medersa concurrence désormais les écoles coraniques détenues en partie par les marabouts. Mais, elle reste surtout un foyer de l'enseignement et de la revalorisation des valeurs religieuses, culturelles arabe et musulmane en Côte d'Ivoire.

Mots clés : Ecoles coraniques, Marabouts, Diplômés, arabophones, Medersas, Sunnites

Abstract

In the middle of the 1940's due to the return of the Muslim graduates in Côte d'Ivoire from the prestigious universities of the arabo-muslim world, a new teaching system has been established: medersa, their main source of integration and social cohesion. In Bouaké, the middle part of the country, one of them baptized "Dar al Hadith" in 1961 by its promotor, plays a major role in the spread of the Islamic knowledge. Although this medersa hereafter competes with the koranic schools partly held by marabouts, remains above all a place of teaching and revaluation of religious and cultural values of Arab and Muslim in Côte d'Ivoire.

Keywords: Koranic schools, Marabouts, Graduates, Arabic-Speaking, Medersa, Sunnis

Introduction

Mus par la recherche de la connaissance, de jeunes musulmans d'Afrique noire profitent des périodes de hadj ou de quelques bourses d'études obtenues par leur propre canal, pour s'inviter dans les établissements supérieurs de formation islamique des pays arabes. En

Côte d'Ivoire, le retour de ces « aventuriers de la foi » au milieu des années 40, donne naissance à un nouveau système d'enseignement, la medersa, capable selon eux de faciliter la bonne compréhension des textes coraniques par les fidèles.

De nombreuses medersas vont ainsi voir le jour d'Abidjan à Bouaké grâce à l'abnégation de ces universitaires qui entreprennent, non sans coup férir, le procès de l'enseignement islamique et des valeurs religieuses musulmanes en Côte d'Ivoire. L'une des écoles références qui a connu une envergure régionale et sous régionale par la qualité des cadres formés, a été la medersa Dar al-Hadith de Bouaké dans le centre du pays.

Pourtant, en parcourant avec intérêt la littérature qui existe sur les medersas en Côte d'Ivoire, on peut constater l'insuffisance des écrits sur Dar al-Hadith de Bouaké comme si cette école n'y constituait qu'un « parent pauvre » des structures d'enseignement islamique. Fondée en 1961, elle reste l'œuvre d'El Hadj Mory Moussa Camara qui a souhaité faire de son établissement un centre intellectuel capable d'instruire et d'inculquer dans l'esprit et le quotidien des fidèles une pratique saine de l'islam. En 2010, Dar al-Hadith devient orpheline de son second directeur, Cheikh Mohamed Idriss qui avait donné à l'établissement un dynamisme enviable. Si l'activité intellectuelle voire pédagogique qui s'y est déroulée depuis près de cinquante ans, a laissé des empreintes indélébiles, alors cette école mérite que l'on en fasse un sujet de réflexion de premier choix. Elle est devenue sans conteste un élément de mutation des communautés musulmanes, sûres de pouvoir bénéficier quotidiennement du savoir d'une élite formée localement.

Le présent article veut alors faire connaître l'histoire de cette institution de prestige en analysant sa contribution à la promotion des valeurs religieuses musulmanes en Côte d'Ivoire. Pour résoudre cette problématique, nous avons utilisé les rares écrits sur l'enseignement islamique en général. Puis, nous avons comblé les insuffisances de ces sources écrites par des enquêtes de terrain effectuées auprès des anciens élèves et des responsables de cette medersa, puisqu'il s'agissait d'un thème très peu étudié par l'islamologie africaniste. Dans la suite de notre argumentation, nous présenterons donc le fondateur de l'école et les circonstances ayant motivé la création de son établissement, l'organisation de l'école et ses principaux soutiens, et son impact dans le champ islamique ivoirien.

1. El Hadj Mory Moussa Camara et la création de Dar al-Hadith

Le projet de création de la medersa Dar al-Hadith s'est fait sous la houlette d'un homme, El Hadj Mory Moussa Camara. Qui est-il ? Et quelles sont les circonstances qui ont entouré la mise sur pied de cet établissement ?

1.1. Brève présentation biographique de Mory Moussa Camara

Mory Moussa Camara est né vers 1918 dans le Soudan français, dans un petit village appelé Lomouroutomo, situé dans la région de Bougouni (actuel Mali). Après le décès de son père Siriman Camara, ses oncles s'opposent à son inscription dans une école coranique prétextant que sa force physique et son ardeur au travail étaient de bons atouts pour faire de lui un excellent cultivateur. Durant les premières années de ce tragique évènement, il essaie de s'adapter à cette situation nouvelle tout en gardant en esprit sa volonté de goûter aux « délices » de la formation islamique. C'est ainsi qu'en 1937, alors âgé de 19 ans, il part à Sirakôrô, à quelques kilomètres de son village natal pour y suivre les enseignements de Moussa Koné, un marabout réputé pour sa connaissance du dogme et de l'exégèse musulmans. Il passe huit années auprès de cet illustre maître aux cours desquelles il bénéficie d'une bonne dose d'éducation islamique comme avait voulu son défunt père¹.

Avec la bénédiction de Moussa Koné, il se rend successivement en Guinée puis en Côte d'Ivoire aux côtés d'autres maîtres coraniques avec lesquels il entend varier son champ de connaissance sur l'islam. Malgré la quantité et la qualité des leçons reçues sur place, Mory Moussa désire par-dessus tout se rendre en Arabie Saoudite, considérée comme le berceau de la foi musulmane. Bénéficiant du soutien de sa mère et de quelques amis, il profite de la période du pèlerinage à la Mecque pour réaliser le rêve qu'il avait mûri depuis longtemps, celui de devenir un érudit au service de sa communauté. Comme il fallait s'y attendre, à la fin du hadj, il s'inscrit sur place dans une école dénommée « Dar al-Hadith » où il suit des cours approfondis du Coran, des hadiths, de la langue arabe, de commentaire (*tafsir*) et de la philosophie islamique entre autres. Son intelligence et son abnégation aidant, il intègre la prestigieuse Université islamique de Médine où il obtient un diplôme en théologie.

¹ Entretien avec Mamadou CISSE, ancien élève de Dar al-Hadith, Treichville-Abidjan, Janvier 2010. Malheureusement, le 06 juin 2014, notre informateur meurt des suites d'une courte maladie après s'être engagé corps et âme pour le développement de l'islam en Côte d'Ivoire. Cet article lui est particulièrement dédié.

Quelques années plus tard, satisfait de son niveau de connaissance, il désire retourner sur sa terre natale pour contribuer au développement de la pratique islamique. Mais sur insistance de son ami d'enfance, El Hadj Lamine Sidibé, qui résidait maintenant à Bouaké, Mory Moussa se rend directement en Côte d'Ivoire en 1947. Là, il entend faire partager son savoir par une bonne application des prescriptions coraniques et des hadiths du Prophète, à qui il veut à tout prix ressembler

Ainsi, il s'investit aux côtés d'autres prédicateurs musulmans, pour réformer l'enseignement islamique et pour sensibiliser ses coreligionnaires sur une pratique « authentique » de la religion, comme il en avait bénéficié lors de son séjour en Arabie. Il mène ce combat jusqu'à sa mort en 1976 en France. Parmi tous ses projets, la réalisation de la medersa Dar al-Hadith de Bouaké détenait une place prioritaire.

1.2. Création et objectifs assignés à Dar al-Hadith

La création des medersas répond à la situation générale des besoins des musulmans en Côte d'Ivoire, comme ailleurs en Afrique noire, de faire bénéficier à leurs enfants d'un enseignement et d'un encadrement islamiques adéquats (Gérard, 1997). Car, pour s'instruire en arabe et dans les disciplines théologiques, le talibé, à partir du niveau de la sixième année scolaire, n'avait de choix – pour les plus chanceux ou pour les plus nantis – que de se rendre dans un pays limitrophe où il existait déjà des medersas¹. Par exemple, d'importantes sources ont mentionné la présence de nombreux ivoiriens à Bobo-Dioulasso, à Barawélé et surtout à Ségou dans la medersa « Sabil Falah » de Saad Oumar Touré².

La medersa Dar al-Hadith naît pourtant dans un contexte de crises généralisées au sein de la communauté musulmane de Bouaké. A partir de 1946 en effet, des diplômés arabophones, El Hadj Tiékoro Kamagaté en tête, de retour des universités des pays arabes, prônent la pratique d'un islam « authentique » débarrassé des coutumes, des

¹ En réalité, c'est l'administration coloniale française qui la première, encouragea en Afrique noire la mise sur pied des medersas en vue de former des interprètes acquis au projet colonial. Si l'initiative eut une réponse satisfaisante dans certaines régions de l'actuel Mali (Djenné, Tombouctou), il n'en fut rien dans les autres possessions ouest africaines. Car pour les guides religieux, l'action venait d'une autorité non musulmane. Il a fallu attendre le retour des diplômés arabophones des universités arabo-islamiques à partir des années 50, pour que les medersas, version musulmane, connaissent un véritable engouement.

² Entretien avec l'imam Drissa KONE, ancien élève de Sabil Falah de Ségou, Yopougon-Abidjan, Janvier 2009.

innovations et de l'influence des marabouts. Ces prêches occasionnent des heurts entre les partisans des intellectuels arabophones et ceux de l'ancienne élite surtout sur la manière de placer les bras lors de la prière. L'imamat de la grande mosquée de ladite localité s'en trouve également touché (Miran, 2006) à telle enseigne qu'il a fallu l'intervention des autorités coloniales pour fermer les lieux et faire élire dès 1951 un imam consensuel (Koné, 2012).

C'est dans cette atmosphère partagée entre défenseurs d'une pratique islamique rénovée qualifiés de wahhabites ou sunnites (Froelich, 1962) et les détenteurs traditionnels du savoir religieux notamment les marabouts, que Mory Moussa Camara prend position. Ayant fait ses études supérieures en Arabie Saoudite et partageant les convictions de ses prédécesseurs, il s'allie à la communauté embryonnaire des wahhabites animée par Tiékoro Kamagaté, Kabiné Diané, Mohamed Sanoussi et Mohamed Camara entre autres.

Sur les conseils de son ami, El Hadj Lamine Sidibé, Mory Moussa décide de s'associer avec Mohamed Camara qui dirigeait déjà sur place une école medersa, œuvre de Kabiné Diané rentré en Guinée dès 1958¹. Très tôt, la notoriété de Mory Moussa, du fait de son niveau d'étude universitaire, prend le pas sur celle de Mohamed Camara qui n'avait fait que de sommaires études franco-arabe. Cette situation mit à mal les conditions de la collaboration et les deux hommes décidèrent de se séparer dans le calme.

Ainsi, des fidèles, acquis à la cause de Mory Moussa, l'aide à acquérir un espace plus grand. Ce nouveau lieu a néanmoins le désavantage d'être situé dans un bas-fond du quartier Sokoura Yaoundé, non loin du 3^{ème} bataillon d'infanterie militaire. A partir de 1961, quelques classes sont bâties avec l'appui entre autres, d'El Hadj Lamine Sidibé, d'El Hadj Sékou Bakayoko et d'El Hadj Daoud Koné, qui croient fermement à la réussite du projet². L'école est même baptisée « Dar al-Hadith » qui signifie en français « Terre des Hadiths », en mémoire de l'établissement mecquois où Mory Moussa avait étudié en Arabie Saoudite.

¹ Depuis son pèlerinage à la Mecque en 1951, Kabiné Diané priaient maintenant les bras croisés. Ses nouvelles prises de position au sein de la communauté conduisirent Kabiné et ses disciples, à migrer sur le site actuel du marché de gros de Bouaké où ils bâtirent une mosquée wahhabite dans laquelle leurs partisans purent prier les bras croisés. En rentrant en Guinée en 1958, il place à la tête de la mosquée et de l'école, son frère Mohamed Camara. Quant à l'école, elle était constituée de deux maisons et était située dans la cour d'un Peul du nom de Konaté, ami et tuteur de Kabiné Diané. Tous ces wahhabites se regroupèrent dès 1976 au sein de l'Association des Musulmans Orthodoxes en Côte d'Ivoire (AMOCI) pour la défense de leurs intérêts.

² Entretien avec Mamadou CISSE, *op.cit.*

Avec ses coreligionnaires, il fixe comme objectif à sa medersa la diffusion du dogme « authentique » en vue d'une bonne pratique religieuse (Otayek, 1993 et Cissé, 1998)¹. Cette éducation devrait passer par l'apprentissage de la Sunna et favoriser la pérennisation de la culture musulmane et des traditions sociales conformément au Coran et aux hadiths. Il s'agissait également d'établir des relations religieuses et fraternelles avec les pays arabes et faciliter par-dessus tout, le départ des élèves vers les universités arabo-islamiques. Enfin, lutter contre l'idolâtrie, les pratiques innovatrices et permettre aux enfants de parents démunis, d'accéder à un enseignement de qualité et à moindre coût. La finalité de toute cette entreprise étant de former des imams et des prédicateurs capables de transmettre fidèlement le message « authentique » de l'islam. Son action s'inscrit donc dans ce que des auteurs ont qualifié de « réformisme islamique en Afrique noire à partir des années 50 » (Triaud, 1979).

Mais la réalisation de tous ces objectifs passait par une organisation adéquate et un soutien matériel et/ou financier important.

2. Organisation et principaux soutiens de Dar al-Hadith

Dar al-Hadith bénéficia, comme le souhaitait son promoteur, d'une organisation qui répondait aux aspirations spirituelles et sociales de la communauté musulmane locale et bientôt de tout le pays. Cela se fit avec l'aide de nombreuses personnes physiques et morales.

2.1. L'organisation de Dar al-Hadith

L'organisation de Dar al-Hadith devrait être à la hauteur des objectifs qu'elle s'était fixée. C'est pourquoi, Mory Moussa s'attaqua d'emblée au cadre d'étude car il fallait faire la distinction d'avec l'école coranique traditionnelle. Inspiré par son séjour saoudien, il fait équiper les classes de bancs et de tableaux. Ensuite, les niveaux d'étude ont débuté par le primaire pour s'étendre progressivement au premier cycle du collège. Enfin, il a fallu définir le programme d'enseignement. Il scinde de ce fait le volet de la formation en deux étapes : la première, plus théorique avait pour cadre la medersa. Le renforcement de l'instruction religieuse s'est appuyé ainsi sur l'étude approfondie des matières classiques de l'école coranique à savoir le Coran, le commentaire (*Tafsir*), les hadiths, la grammaire, la conjugaison, la jurisprudence. En plus, on note l'étude de quelques

¹ Pour René OTAYEK, la multiplication de ces écoles résulte essentiellement du fait qu'elles demeurent le seul débouché viable de ces intellectuels arabophones après leurs études dans les pays arabes. Car leur diplôme n'avait aucun poids réel dans des sociétés qui accordaient tout leur crédit à la compétence acquise dans les institutions scolaires et universitaires occidentales.

matières scientifiques comme les mathématiques, la science... Ces matières avaient la particularité d'être enseignées en arabe ; le français y est enseigné comme simple matière parce qu'il est la langue officielle du pays. Toute cette organisation permettait aux enfants d'acquérir un raisonnement plus scientifique.

La seconde étape, plus pratique avait pour lieu de prédilection la mosquée. Elle consistait à animer des prêches, à officier les prières quotidiennes, à prodiguer des conseils afin de soigner la conduite du musulman dans la société. Et pour la première fois dans les prêches, outre des thèmes sur la position des bras, Mory Moussa évoque entre autres l'importance du voile de la femme en Islam et des prières surrogatoires lors des dix derniers jours du mois de Ramadan. Comme symbole du changement, la tenue vestimentaire des élèves se présente selon les normes islamiques. Elle doit impérativement couvrir toutes les parties intimes surtout pour les jeunes filles. Dès 1990, la direction de l'école, sous la houlette de Mohamed Idriss, décide de l'uniformisation des tenues scolaires. Ainsi, la tenue verte et blanche est réservée aux garçons tandis que les jeunes filles portent une longue robe noire, couleur propre à l'idéologie sunnite de l'école.

Commencé timidement avec près d'une cinquantaine d'élèves, la medersa finit par être dépassée par l'accroissement incessant du nombre des élèves¹. Grâce au charme du fondateur et à sa rigueur en effet, plusieurs parents y ont fait inscrire leurs enfants. Mais ce qui pouvait expliquer également en partie le nombre pléthorique des élèves, était surtout la volonté du fondateur de faire de son établissement, un foyer islamique d'utilité publique. Pour cela, les frais de scolarité qui étaient considérés comme une simple contribution des parents, s'élevaient en 1973 à 3000 francs Cfa l'année². Mieux, les enfants de parents démunis venus d'autres régions étaient pour la plupart exonérés de frais d'écologie. On peut donc dire que Dar al-Hadith, dans l'entendement de son fondateur, n'était pas un établissement à but lucratif. Il faisait tout simplement du social sinon

¹ Selon l'actuel directeur Abdoulaye Sidibé, Dar al-Hadith aurait compté entre 400 et 1000 élèves au milieu des années 70, 2073 en 1997 et 2582 en 2010. Entretien avec Abdoulaye SIDIBE, Sokoura-Bouaké, Juillet 2014.

² Soit 300 francs CFA chaque fin de mois pour les 10 mois que dure l'année scolaire. Malgré ce coût forfaitaire, des parents n'arrivaient même pas à payer cette somme. En 2010 pourtant, l'inscription au primaire passe à 11.000 francs tandis qu'au collège, les parents déboursent 15.000 francs. Cette augmentation est guidée par les objectifs de l'école de donner aux enfants un enseignement jumelé (profane et religieux) afin de faciliter leur intégration sur le marché de l'emploi. En 2010, la direction crée les filières d'imamat et de droit islamique.

du prosélytisme religieux et tenait fermement à contribuer à sa manière au développement de l'islam en Côte d'Ivoire.

Et comme il fallait s'y attendre, la vague d'inscrits posa le problème de maîtres. N'ayant pas pour l'heure des enseignants professionnels, Mory Moussa choisit parmi ses premiers élèves des enseignants occasionnels dont les critères de désignation étaient la sincérité, la compétence et l'abnégation. Ces derniers bénéficiaient de temps en temps de quelques émoluments symboliques.

Mais très vite, il finit par établir des relations épistolaires avec son ancienne école mecquoise et à réactiver les amitiés qu'il avait pu tisser en Arabie Saoudite et en Côte d'Ivoire.

2.2. Ses principaux soutiens

Eu égard à la quintessence de l'action qu'il menait au niveau du développement de l'islam en Côte d'Ivoire, Mory Moussa bénéficia de nombreux soutiens. C'étaient aussi bien des personnes physiques que morales qui tenaient à inscrire leurs noms dans les annales de l'histoire et surtout à obtenir la bénédiction divine. La première source de financement fut donc la contribution en nature ou en espèces de quelques riches commerçants musulmans locaux de Bouaké (Labazee P., 1993). Puis, des aides sont venues d'autres régions de la Côte d'Ivoire et des pays voisins. Mais parmi tous ces soutiens, ceux qui semblent les plus importants restent inéluctablement les subventions de certains organismes musulmans comme la Ligue Islamique Mondiale, l'école mecquoise Dar al-Hadith et l'Université islamique de Médine. Même si nous n'avons eu aucune donnée chiffrée pour quantifier les sommes versées, des sources concordantes ont souligné le fait que ces subventions étaient tantôt matérielles, tantôt financières¹.

Les effets de cette collaboration furent l'allocation de sommes importantes pour la construction et l'équipement de nouvelles classes²,

¹ Des pays comme l'Arabie Saoudite, le Koweït, la Lybie et la Syrie accordaient parfois à Dar al-Hadith des bourses, des fournitures scolaires, finançaient la construction de nouvelles salles de classes et envoyaient des professeurs qualifiés pour assurer la formation des futurs prédicateurs locaux, principaux relais de la promotion de l'idéologie sunnite. Entretien avec Issa SANGARE (Secrétaire à Dar al-Hadith), Sokoura-Bouaké, Juin 2007.

² A partir de 1990, le cycle secondaire vit le jour et de jeunes bacheliers purent obtenir des bourses pour les universités arabo-islamiques. Plus tard, le retour de ces diplômés arabophones contribua à surmonter le problème des enseignants et à donner un dynamisme nouveau à l'établissement. En 1994, l'AMOCI devient l'Association des Musulmans Sunnites de Côte d'Ivoire (AMSCI) et fit de la medersa son principal levier en matière d'enseignement et « l'école mère » à partir de laquelle elle comptait éduquer religieusement toute la population ivoirienne.

des bourses d'études furent également offertes aux meilleurs élèves. Mieux, l'ossature du personnel enseignant s'améliora considérablement. Plusieurs enseignants expatriés venus d'Arabie Saoudite pour le compte de la Ligue Islamique Mondiale débarquent à Bouaké. Ce sont entre autres Cheikh Mardass, Cheikh Mohamed Idriss, Cheikh Mohamed Somali, Cheikh Ikbal et Cheikh Mohamed Sultan. La présence d'une telle équipe donna encore plus de crédibilité, plus de vitalité à Dar al-Hadith et incita des parents sceptiques à y emmener en masse leurs enfants.

Ces subventions saoudiennes sous-entendaient non seulement le développement de l'enseignement islamique mais aussi et surtout la diffusion de l'islam par le truchement de l'idéologie wahhabite ou orthodoxe, propre au royaume chérifien. En vérité, les aides des Etats arabes pour la construction de mosquées ou de medersas aux musulmans en Afrique noire étaient conditionnées par le fait que ces derniers devaient véhiculer l'idéologie dominante des pays donateurs.

En clair, ils vous financent et vous êtes tenus de faire la promotion de leur idéologie. L'Arabie Saoudite étant de tendance wahhabite ou orthodoxe, Dar al-Hadith devenait son bras séculier ou le prolongement de sa vision religieuse en Côte d'Ivoire¹.

Ce n'est donc pas étonnant de constater qu'en 1976, à la mort du fondateur, Mory Moussa Camara, La Ligue Islamique Mondiale jugea bon de placer Cheikh Mohamed Idriss qui était enseignant, à la tête de la medersa. Né vers 1940 dans le Soudan français, Mohamed Idriss avait étudié dans une école coranique de Gao de 1948 à 1960. Plus chanceux que certains amis de classe, il obtient une bourse d'étude pour l'Université islamique de Médine. Après avoir passé huit années dans cette prestigieuse université, il est recruté par l'Institut Dar al-Hadith de la Mecque entre 1969 et 1971 pour y dispenser des cours. Son aventure africaine débute alors lorsqu'il rejoint entre 1971 et 1972, une medersa qui ouvrait ses portes à Gao. En 1973, sur instruction de la Ligue Islamique Mondiale, il rentre en Côte d'Ivoire pour enseigner à Dar al-Hadith de Bouaké². Mohamed Idriss, qui devint par la suite le nouveau directeur de l'établissement n'était donc

¹ En réalité, la plupart des medersas en Afrique noire subissent une influence de l'extérieur pour une triple raisons : d'abord, parce que leurs animateurs sont formés à l'extérieur et chacun revient pour véhiculer la conception dominante de la religion dans le pays où il a été formé. Ensuite, parce que les programmes enseignés sont souvent ceux des pays formateurs. Enfin, l'aide financière constamment sollicitée et souvent obtenue est implicitement ou explicitement assujettie à une orientation satisfaisante pour le bailleur de fonds.

² Entretien avec Abdoulaye SIDIBE, *op.cit.*

pas un novice. Par son sérieux, il avait tissé de bonnes relations avec les pays du Golfe, les universités d'Arabie Saoudite et surtout l'Université islamique de Médine. Son *lobbying* auprès de ces institutions lui aurait permis d'obtenir chaque année des bourses d'études qu'il mettait à la disposition des brillants élèves. Il s'activa également pour la mise en place de bureaux pour l'administration, d'une bibliothèque entièrement équipée et surtout de l'hébergement de certains enseignants. Du moins, jusqu'à sa mort en 2010.

Au total, tous ces soutiens venant de personnes connues ou inconnues ont fait de Dar al-Hadith, le temple du savoir et de la promotion des valeurs religieuses musulmanes en Côte d'Ivoire.

3. Impact de Dar al-Hadith dans le champ islamique ivoirien

Dar al-Hadith, dans sa quête de promotion du savoir, a eu un impact considérable à Bouaké et dans la sous-région. Elle a produit entre autres de nombreux prosélytes et favorisé la construction d'une identité musulmane locale.

3.1. La présence de nombreux prosélytes musulmans

Grâce à la qualité de son enseignement, de nombreux élèves de la medersa Dar al-Hadith sont devenus des enseignants coraniques, de grands imams et des prédicateurs musulmans de renom. On peut citer l'imam Cissé Mamadou de la mosquée Hadja Nabintou de Treichville qui y fit ses études à partir de 1969. Cinq ans plus tard, il sort titulaire d'un Brevet du premier cycle qui l'incite à poursuivre ses études coraniques au-delà des frontières ivoiriennes. Après plusieurs détours en Lybie et au Maroc, il revient en Côte d'Ivoire avec une Licence en droit public de l'Université Mohamed V (Rabat) et un diplôme du Cycle Moyen Supérieur à l'Ecole Nationale d'Administration Publique (ENAP). Il intègre l'administration publique en qualité de chargé d'études au Ministère de l'intérieur. En 2000, sur proposition d'un fidèle ami, El Hadj Drissa Diabagaté, qui avait édifié une mosquée dans le quartier de Treichville, il devient l'imam de la jeune communauté naissante. Il était fier de dire à qui voulait l'entendre qu'il était un « produit achevé » de Dar al-Hadith.

C'est aussi l'exemple remarqué du Cheikh Ousmane Madani Haïdara, ancien élève de Dar al-Hadith et fondateur de l'association musulmane internationale *Ançardine* avec pour siège Bamako. Par ses prêches qui drainent des centaines de milliers de personnes surtout

durant le *Maoulid*¹, Ousmane Madani Haïdara est reconnu aujourd'hui par ses pairs comme un prédicateur hors norme.

Tous ces diplômés de Dar al-Hadith², persuadés de l'efficacité de la formation acquise dans cette medersa, estiment avoir les arguments nécessaires pour diffuser en toute sérénité l'islam. Ainsi, chacun à son niveau, essaie de mobiliser les ressources et surtout d'user de sa position au sein de sa communauté pour conduire son prosélytisme. Les mosquées où certains officient sont devenues dès lors de véritables espaces pour porter plus haut le message du Prophète Muhammad (Paix et salut sur lui). Ils appellent à une purification des pratiques et à un retour aux sources originelles de l'islam (Coran, Sunna...). Leur sensibilisation est également portée sur la promotion du social par l'invitation aux plus riches d'assister les démunis.

La formation à Dar al-Hadith a constitué le socle de la connaissance dont se vantent aujourd'hui certains érudits musulmans. Pour ces derniers, ils doivent tout à cette medersa qui a été une aubaine dans leur éducation islamique. Selon un imam interrogé sur la question, dans une assemblée d'imams ou de prédicateurs musulmans, on note un bon pourcentage d'anciens élèves de Dar al-Hadith, tous réputés pour leur niveau de connaissance et leur probité. Selon lui, « Dar al-Hadith a stimulé le besoin de faire de longues études coraniques chez de nombreux jeunes musulmans et produit de nombreux prosélytes au service de l'islam »³. Pour ce faire, ils encouragèrent la mise en place d'associations à caractère religieux et organisèrent des colloques ou autres rencontres pour expliquer l'islam. Ils furent donc à leur tour des courroies de transmission du savoir islamique.

En définitive, tous ces anciens de Dar al-Hadith représentent les « militants de l'islam contemporain » (Kepel et Yann 1990) et les porte-étendards de la sauvegarde des valeurs religieuses musulmanes en Côte d'Ivoire.

¹ Le *Maoulid* est une fête musulmane commémorant l'anniversaire de la naissance du Prophète Muhammad, paix et salut sur lui. Chaque année, ce prédicateur organise cette cérémonie avec le concours de son association Ançardine (ceux qui aident la religion) au sein du stade Modibo Keita de Bamako. Ses cassettes de prêches se vendent partout comme des « pains bénis ». Entretien avec Ousmane HAÏDARA, Bamako, Avril 2007.

² On peut citer entre autres l'imam Issouf Diarra et le Docteur Adam Sangaré à Abidjan, l'imam Mohamed Sidibé à Man, l'imam Issa Diakité en Guinée et de nombreux prédicateurs au Mali et au Burkina Faso.

³ Entretien avec l'imam Lamissa OUATTARA, Anani-Grand Bassam, 10 Février 2014.

3.2. La construction d'une identité musulmane

En dehors de la multiplication des medersas, suscitée par l'exemple de Dar al-Hadith¹, on voit apparaître tout un style de vie vestimentaire qui caractérise les jeunes musulmans de Bouaké et bientôt de tout le pays. Ce style s'inspire en partie de l'orientation idéologique sunnite de l'Arabie Saoudite dont Dar al-Hadith s'est fait le chantre. Partout, l'apparence physique du musulman devient un élément essentiel pour afficher son islamité mais surtout pour affirmer son appartenance totale au wahhabisme. La tenue des jeunes garçons se caractérise ainsi par le port du bonnet, un pantalon qui ne dépasse guère les chevilles et une barbe bien fournie. Quant aux jeunes filles, elles portent de longues robes noires appelées « hijab » qui recouvrent tout le corps y compris le visage pour certaines. Marie Nathalie Leblanc qui s'est intéressée à cette question vestimentaire dans le cadre de ses recherches à Bouaké parle alors de production des identités islamiques « *the production of islamic identities* » (Leblanc, 1999). Elles sont en fait le symbole de ce qu'il convient d'appeler « l'arabisation » des jeunes musulmans ouest africains. Cette arabisation fait appel à un certain nombre de priorités. D'abord, la réforme de l'enseignement islamique qui se caractérise à juste titre par l'apparition des medersas, seules à même de faciliter la compréhension de la langue arabe. Ensuite, la promotion de la langue arabe. C'est la langue du Coran et sa connaissance directe par le fidèle qui est censée réduire l'influence des marabouts. Enfin, l'adoption de la culture arabe pour exprimer son amour à la Sunna du Prophète Muhammad (paix et salut sur lui).

Pourtant, ces représentations vestimentaires ou ces identités islamiques ne sont pas partagées par tous les musulmans de la Côte d'Ivoire en général et de Bouaké en particulier. Les musulmans issus des écoles coraniques traditionnelles (Desalmand, 1983) et proches des marabouts, considèrent ces éléments comme relevant purement et simplement de la culture arabe. Même les intellectuels arabophones venus d'Afrique du Nord² n'ont pas manqué de fustiger l'attitude de

¹ D'autres medersas vont voir le jour à Bouaké. On peut citer entre autres la medersa Sakafat al islamiyya (créée dès 1971-1972 par Issouf et Aboubacar Sylla, deux fils d'Anzoumana Sylla, imam de la grande mosquée de Dougouba/Bouaké de 1951 à 1982), la medersa Ada Awatou al islamiyya dans le quartier zone, la medersa Maqasib al islamiyya (fondée par Aboudramane Ouattara) à Dar es salam et la medersa Sabil al Falah à Djamourou. Ces medersas peuvent accueillir chaque année 150 à 1000 élèves. En 1998, on dénombre près d'une douzaine de medersas à Bouaké.

² Deux blocs, deux tendances idéologiques caractérisent en réalité ces intellectuels arabophones formés dans les universités arabo-musulmanes : D'une part, les diplômés arabophones venant du Moyen-Orient, formés à l'école sunnite et plus précisément de tendance wahhabite sont considérés comme des radicaux. D'autre part, il y a ceux qui

leurs prédécesseurs à imposer et à transposer la culture arabe au sein de la population ivoirienne. Pour eux, l'islam et la culture arabe sont deux entités bien distinctes. Il ne saurait y avoir de confusion (Miran M., 1998)¹. Le style vestimentaire doit tenir compte de l'environnement local. Ils privilégient le boubou et le pagne propres aux traditions mandé dioula. C'est cette particularité que Marie Nathalie Leblanc a essayé de montrer à travers l'histoire de trois jeunes filles (Salimata, Mama et Fatoumata). Salimata refuse de porter la tenue wahhabite et préfère privilégier une tenue locale décente. Quant à Mama, elle lie son adoption du style arabe par le port du voile de prière au travail. Enfin, Fatoumata refuse de couvrir sa tête tout le temps parce que cela ne reflète guère son style de vie habituel (Leblanc, 2000).

Ces différentes trajectoires historiques expriment en quelque sorte les relations complexes qui existent entre la modernité, l'islam et la tradition. Dans tous les cas, les choix vestimentaires expriment dans l'environnement islamique de Bouaké une prise de position liée au fait qu'on soit wahhabite ou non. La distinction idéologique entre wahhabites et non wahhabites devient de fait, le principal écart qui caractérise les musulmans de Bouaké.

L'évolution de Dar al-Hadith ainsi que des medersas nées à sa suite, montre donc le rôle essentiel joué par l'école dans la construction de l'identité musulmane à Bouaké et partout en Côte d'Ivoire. Cette identité porte en elle les stigmates de la culture arabe, culture de référence pour certains musulmans. Mais à partir de 1993, tous les musulmans mettent en sourdine leurs différences idéologiques et s'unissent autour du Conseil National Islamique (CNI) et du Conseil Supérieur des Imams (COSIM)².

Conclusion

La création de Dar al-Hadith en 1961 fut une aubaine pour les parents musulmans de Côte d'Ivoire qui se déchargeaient ainsi de la double pensée de payer des frais supplémentaires de voyage au-delà

ont été formés dans les universités musulmanes d'Afrique du Nord. Leur idéologie est de type néo-réformiste, relevant d'une orthodoxie sunnite plus modérée et plus proche des rites professés par les marabouts. Avec eux, il s'agit d'avoir une vision nouvelle de l'islam qui tienne compte du monde contemporain.

¹ Ces différences idéologiques ont provoqué de nombreux conflits entre partisans wahhabites et non wahhabites fragilisant de 1946 à la fin des années 80, la communauté musulmane de Bouaké et bientôt de toute la Côte d'Ivoire.

² En 1996, critiquant la léthargie du COSIM, des guides wahhabites se désolidarisèrent et créèrent le Conseil Supérieur des Imams Sunnites (CODIS) avec le Cheikh Fadiga en tête.

des frontières ivoiriennes et d'assurer dans un bon cadre l'avenir de leurs enfants. L'activité intellectuelle voire pédagogique a été influencée à Dar al-Hadith par des acteurs singuliers et collectifs, souvent de renommée nationale et/ou régionale. Ce qui lui a permis d'asseoir son autorité en matière d'enseignement islamique. Ses anciens élèves sont devenus de grands imams, de grands prédicateurs prêchant partout la promotion d'un islam débarrassé des coutumes et en conformité avec la sunna du Prophète. L'identité musulmane qu'elle s'est attelée à construire, a fait d'elle le garant de la sauvegarde des valeurs religieuses islamiques : le voile des jeunes filles, la barbe et le port du bonnet chez les hommes etc. Tous ces signes distinctifs font de Dar al-Hadith le foyer de reproduction de l'idéologie wahhabite en Côte d'Ivoire. Ce qui n'est pas nécessairement pour elle un atout surtout si elle désire bénéficier de subventions venant de pays ne partageant pas son idéologie religieuse. En dépit de sa réussite et l'essor des medersas puis des écoles confessionnelles¹ qui s'en sont suivis, certaines régions du pays anciennement islamisées (Kong, Bouna, Odienné...) restent encore fortement attachées à l'école coranique. La question est jusqu'à quand maintiendront-elles cette particularité ?

Sources et Bibliographie

Nom et prénoms	Fonction	Age	Thème de l'entretien	Date d'enquête	Lieu d'enquête
CISSE Mamadou	Imam et ancien élève de Dar al-Hadith	53	Présentation de Mory Moussa Camara	1 ^{er} Juin 2007	Treichville-Abidjan
KONE Drissa dit Koudouss	Imam et Président du CNI	61	La formation de l'école coranique	6 Janvier 2009	Yopougon-Abidjan
HAÏDARA Chérif Ousmane	Prédicateur malien et ancien élève de Dar al-Hadith	53	L'enseignement islamique en Afrique noire	3 Avril 2007	Bamako-Mali
OUATTARA Lamissa	Imam	-	Cursus scolaire	10 Février 2014	Anani-Grand Bassam
SANGARE Issa	Secrétaire à Dar al-Hadith	-	La formation à Dar al-Hadith	20 Juin 2007	Sokoura-Bouaké

¹ Depuis 2010, la direction de l'école s'est inspirée de l'expérience de certains établissements confessionnels islamiques (fonctionnels dès 1994) pour donner plus de chances à leurs diplômés sur le marché de l'emploi.

SIDIBE Abdoulaye	Directeur de Dar al- Hadith depuis 2010	57	Historique de Dar al-Hadith	19 Juillet 2014	Sokoura- Bouaké
---------------------	--------------------------------------------------	----	--------------------------------	--------------------	--------------------

Bibliographie

- Brenner, L., 1985, *Réflexions sur le savoir islamique en Afrique de l'ouest*, Université de Bordeaux I, CEAN, Paris, 103 p.
- Cisse, I., 1998, « Les Medersas au Burkina, l'aide arabe et l'enseignement arabo-islamique » in KANE. O & TRIAUD J. L., (eds.), *Islam et islamisme au sud du Sahara*, Karthala et Ireman, Paris, pp. 101-116.
- Desalmand, P., 1983, *Histoire de l'éducation en Côte d'Ivoire. T1, Des origines à la conférence de Brazzaville*, CEDA, Abidjan, 1045p
- Froelich, J.C., 1962, *Les Musulmans d'Afrique noire*, L'Orante, Paris, 408 p.
- Gerard, E., 1997, « Les Medersas : un élément des mutations des sociétés ouest- africaines » in *Politique Etrangère*, n°4, vol 62, pp. 613-627.
- Kane, O., & Triaud J. L., (eds.), 1998, *Islam et islamisme au sud du Sahara*, Karthala et Ireman, Paris, 330 p.
- Kepel, G., & Yann R., (eds.), 1990, *Intellectuels et militants de l'islam contemporain*, Seuil, Paris, 287 p
- Kone, D., 2012, *Contribution des intellectuels musulmans arabophones au développement de l'islam en Côte d'Ivoire (1946-1993)*, Thèse de doctorat unique Histoire, Université Félix Houphouët-Boigny, Abidjan, 534 p.
- Labazee, P., 1993, « Les Echanges entre le Mali, le Burkina Faso et le nord de la Côte d'Ivoire » in Gregoire, E., & Labazee, P., (eds.), *Grands commerçants d'Afrique de l'ouest. Logiques et pratiques d'un groupe d'hommes d'affaires contemporains*, Karthala-ORSTOM, Paris, pp. 125-173.
- Laoust, H., 1965, *Les Schismes dans l'islam : introduction à une étude de la religion musulmane*, Payot, Paris, 466 p.
- Leblanc, M. N., 1999, « The Production of Islamic identities through knowledge claims Bouaké, Côte d'Ivoire » in *Africa Affairs*, n°393, vol 98, pp. 485-519.
- Leblanc, M. N., 2000, « Versioning Womanhood and Muslimhood: "fashion" and life course in contemporary Bouaké, Côte d'Ivoire » in *Africa*, n°3, vol 70, pp. 442-482.
- Miran, M., 1998, « Le Wahhabisme à Abidjan : dynamisme urbain d'un Islam réformiste en Côte d'Ivoire contemporaine (1960-1996) » in *Islam et sociétés au sud du Sahara*, n°12, pp. 5-73.

- Miran, M., 2006, *Islam, histoire et modernité en Côte d'Ivoire*, Karthala, Paris, 546 p.
- Otayek, R., (ed.), 1993, *Le Radicalisme islamique au sud du Sahara : da'wa, arabisation et critique de l'occident*, Karthala, Paris, 264 p.
- Santerre, R., 1973, *Pédagogie musulmane d'Afrique noire*, Presse de l'université de Montréal, Canada, 194 p.
- Triaud, J. L., 1979, « Le Mouvement réformiste en Afrique de l'ouest dans les années 50 » In *Sociétés africaines, monde arabe et culture islamique*, *Mémoire du CERMAA n°1*, INALCO, Paris, pp. 192-206.